

LETTRES HONGROISES

Un nouveau livre de Didier Szabo. — Quelques écrivains de Transylvanie.

Après plusieurs années d'un silence que l'on pouvait presque croire définitif, voici qu'un **nouveau roman de Didier Szabo** : *La pluie commence à tomber*, vient de placer une fois de plus son auteur au premier plan de l'actualité intellectuelle en Hongrie.

Didier Szabo appartient à cette grande génération du Nyugat qui depuis trente ans n'a cessé de fournir à la littérature hongroise contemporaine ses représentants les plus qualifiés. Il s'est d'abord fait connaître avant la guerre comme critique. Ancien élève du collège Eötvös, l'Ecole normale supérieure hongroise, cette pépinière de l'influence française en Hongrie, ses études de linguistique et de littérature très approfondies, plus tard de nombreux voyages en France lui ont permis d'approcher de près les grandes œuvres de nos écrivains et ses moindres écrits lyrico-critiques sont pleins d'une admiration sincère pour Rousseau, Zola et les symbolistes, en particulier Verlaine, Corbière, Laforgue, Rimbaud qu'il a en grande partie révélés au public hongrois. Ce qui caractérise donc cette première partie de son œuvre, c'est son orientation franchement latine, orientation qu'il a eu le courage de maintenir intacte malgré la guerre et le traité de Trianon qui a aliéné bien des sympathies à la France.

Ce n'est qu'en pleine guerre que Didier Szabo, alors professeur de français dans un lycée de province, a découvert sa vraie voie et s'est brusquement révélé comme conteur et romancier dans un recueil intitulé : *Journal et autres contes*. Déjà, dans ces premiers contes que quelques-uns persistent à considérer comme ses meilleures œuvres, il a trouvé son ton personnel, cette espèce de lyrisme mi-satirique, mi-pathétique qui fait d'autant plus penser à Cervantes que dans le meilleur conte de ce volume l'écrivain refait à sa manière l'histoire éternelle du don Quichotte hongrois qui, en 1913 déjà, prédit de façon prophétique la chute de la Hongrie féodale et les souffrances chaotiques de son peuple. Le

même recueil contient la nouvelle : *Professeurs*, où pour la première fois dans l'œuvre de Szabo apparaît un sujet qui va devenir l'une de ses constantes préoccupations. On peut dire en effet que notre auteur a véritablement découvert pour le public hongrois un nouvel aspect du type mi-grotesque, mi-pitoyable du professeur ou plutôt de l'intellectuel, joliment maltraité encore chez ses prédécesseurs, Jokay et Mikszath, et qui apparaît légèrement idéalisé chez un de ses contemporains, Michel Babits. Dans cette nouvelle, comme dans toutes celles de ses œuvres ultérieures où des professeurs jouent un rôle, Szabo, allant jusqu'aux racines du problème, montre à nu non seulement ce qu'il y a de grotesque à la surface d'un tel caractère, mais tout ce qu'il y a d'aspirations avortées, ce qu'il y a de timoré, de rétréci et d'éternellement enfantin dans l'âme de ces rêveurs qui, après s'être abreuvés à toutes les sources de la culture et de la beauté, dans les bibliothèques et les musées, après avoir parcouru les capitales de l'occident, tombent, parfois définitivement, dans une petite ville de province, de la province hongroise, sans tradition, sans lien intellectuel avec la capitale, hostile même à tout ce qui la dépasse, si bien que pour y défendre leur existence il ne reste plus à ces jeunes gens qu'à s'abêtir selon le conseil de Pascal. Ce sujet devient d'une tension tragique dans le roman que Szabo publia par la suite, *Sans issue*, et qui retrace les souffrances d'un jeune professeur de province qui finit par se suicider. C'est que notre auteur a lui-même connu ce terrible exil des intellectuels hongrois en province, puisqu'à la suite d'une polémique mi-littéraire, mi-sociale qu'il s'était permise, juste avant la guerre, à l'égard du tout-puissant président du conseil, le fameux comte Tisza, il s'est vu relégué dans les plus obscurs lycées des départements jusqu'à ce que les fluctuations de la guerre et de la révolution qui s'ensuivit l'aient fait rentrer à Budapest.

Malgré l'attention générale éveillée par ses premiers essais, la personnalité même de Szabo, son originalité de ton, son indépendance, son tempérament de polémiste, toutes les particularités qui contribuent à faire de lui l'une des figures les plus curieuses, les plus attachantes de

la littérature européenne, n'ont pu manquer de lui susciter, dès le début de sa carrière, nombre d'antipathies et de haines qui n'ont pas encore cessé aujourd'hui. Son amour ardent du peuple hongrois et surtout de son petit pays, la Transylvanie, qui a donné tant de grands hommes à la Hongrie, lui a fait détester, aussi bien que la guerre mondiale, sans objet et sans issue, l'alliance militariste austro-allemande et l'a peu à peu entraîné vers la première révolution hongroise qui a été au fond un mouvement spontané vers la paix et l'indépendance. Mais voyant que cette révolution ne réalisait aucun des buts qu'elle se proposait et après qu'elle eut entraîné surtout la deuxième révolution, celle du célèbre Bela Kun, Szabo ne tarda pas à mettre tous ses déboires et toutes les expériences qu'il avait ramassées pendant la guerre et la débâcle dans son premier grand roman, le plus éclatant succès de librairie de ce siècle, un livre qui se retrouve dans les campagnes les plus reculées et que pas un Hongrois ne peut ignorer : *Le village à la dérive*. Avec ce livre, Szabo est véritablement parvenu à exprimer la vision la plus grandiose des choses et des hommes de la guerre en Hongrie. Son tempérament artistique d'une puissance et d'une envergure incomparables réussit ici la fusion du lyrisme et de l'épopée dans une forme magnifique et dont le seul défaut serait peut-être que, trop pleine de la vigoureuse personnalité de son auteur, cette vision ne se détache pas assez du créateur et reste plutôt une grande envolée lyrique que ce qu'on est convenu d'entendre sous le titre de roman. C'est l'histoire d'un petit village hongrois de Transylvanie dont le peuple se trouve enclavé géographiquement dans les hautes cimes des Carpathes, ethnographiquement dans la poussée des Roumains, qui sont en train de devenir les nouveaux occupants, et socialement dans ce cercle féodal et ploutocratique qui jusqu'à la guerre n'a cessé d'étrangler ses aspirations. Nous voyons les personnages principaux de ce petit monde : d'abord le grand propriétaire et industriel, à la fois tyran et bienfaiteur du pays, puis les représentants du gouvernement, tous occupés de leurs intérêts personnels plutôt que du bien-être du peuple, abandonné à sa misère, enfin la famille du pasteur protestant dont la fille Judith

subit, comme tous d'ailleurs, la hantise de la ville. En face de ces personnages, deux héros représentent l'un le génie tragique de la Hongrie, l'autre le type du véritable hongrois, personnification mi-populaire, mi-romanesque de toutes les qualités de la race, un peu le portrait de l'auteur lui-même. A travers les destinées de ce village, de ses maîtres et de ses esclaves, nous assistons au grand incendie de la guerre qui suscite toutes les passions et toutes les misères et qui ne tarde pas à consumer tous les personnages depuis la belle Judith qui finit comme prostituée dans la grande ville, jusqu'aux deux génies dont le premier qui, au dire des contemporains, présenterait des ressemblances frappantes avec le grand poète Ady, meurt dans l'exaltation morbide de ses sens, en pleine décadence, tandis que le second, le plus fort, trouve sa raison d'être dans le retour et l'attachement définitif à sa terre et à son peuple, emportés à la dérive.

Ce roman qui a paru en 1919, c'est-à-dire au tournant même de la nouvelle Hongrie, a mis aussitôt son auteur à la tête de la littérature hongroise contemporaine. On peut dire que, pendant les années qui suivirent, Szabo fut véritablement l'apôtre de toute la jeunesse universitaire ou intellectuelle et qu'à l'heure actuelle, même, malgré son isolement et son retranchement volontaire, nul n'est plus aimé, ni plus discuté, qu'il n'est personne enfin dont la personnalité, le moindre article soient capables de produire d'aussi vives passions.

Toutes les qualités lyriques et visionnaires de notre auteur atteignent déjà dans *le Village à la dérive* cette ampleur qui caractérise toutes ses œuvres, en même temps que s'y accusent les lacunes qui font pour ainsi dire partie de son génie, je veux dire une absence de discipline artistique, la prédominance d'un certain subjectivisme qui ne méprise pas quelquefois les portraits à clé, un ton général enfin de pamphlet qui, du point de vue purement artistique, semble nuire à la composition et à la durée de ses livres. Par ailleurs, c'est ce ton âpre et passionné de polémiste et de pamphlétaire qui inspire souvent à Szabo ses plus belles pages, lui fait trouver ces images saisissantes qui éclatent partout dans des phrases à la fois musicales et vengeresses.

Il devient alors capable de jouer des ressources de sa langue comme d'un orchestre chatoyant digne de l'exubérance d'un Huysmans ou du Victor Hugo des *Châtiments*.

Pourtant le roman *La vie miraculeuse* qu'il a publié aussitôt après montre de la part de Szabo un effort de renouvellement artistique. Fidèle en ce point à une tendance permanente de la vie artistique hongroise, il puise cette fois son inspiration dans la poésie populaire, si riche et séculaire de son pays. C'est ainsi que dernièrement un Bartok et les musiciens folkloristes, en Hongrie, ont tâché de recréer une école musicale hongroise autochtone en descendant dans les profondeurs, encore inexplorées, du folklore hongrois qu'ils ont élevé au niveau de la grande culture musicale européenne. De même, dans ce roman, Szabo veut élargir les cadres un peu rigides et formels du conte populaire hongrois avec au centre le jeune héros, prince et paysan à la fois, dont toute la vie est une suite ininterrompue d'aventures, d'émerveillements et d'hymnes à la beauté de la terre, un genre littéraire qui marque la fusion si attrayante et si curieuse du fatalisme oriental et du réalisme des grandes plaines.

Quant à ses recueils de contes postérieurs, ils contiennent, à côté de quelques satires trop voyantes, de purs chefs-d'œuvre, telle cette légende populaire sur le Christ qui seule suffirait à consacrer la gloire d'un écrivain.

Dans son troisième grand roman, *Au secours!* il reprend sa meilleure inspiration de romancier polémiste et « activiste » qui, ainsi qu'il le répète souvent dans ses préfaces, ne se contente pas de faire une œuvre d'art, mais accomplit une action humaine. Il brosse là une fresque impitoyable des fantoches et des spectres de la vie sociale de son pays, après la guerre, et l'on ne sait ce qu'il faut davantage admirer ou bien le courage, très rare aujourd'hui, surtout dans les milieux littéraires, avec lequel il stigmatise les plaies et les travers, ou encore une verve étincelante, inépuisable, telle qu'il a l'air d'improviser et de créer, au moment même, sa langue drue, savoureuse, pleine de suc, d'images, de traits qui vont au but et qui tracent, comme au vol, en quelques

mots, des silhouettes, des situations ou des portraits inoubliables.

Autant les beautés purement poétiques de ses œuvres ont attiré et même nourri les jeunes générations, autant son dégoût de tout compromis, son courage, parfois intempestif, de tout dire, l'ont fait reculer dans une sorte d'opposition politique, sociale et même littéraire. Il n'en est pas moins vrai pourtant qu'à côté de Sigismond Moricz, l'autre grand romancier contemporain, Szabo est le seul qui ait su créer, involontairement d'ailleurs, une école de **jeunes romanciers** originaires pour la plupart de la Transylvanie.

Parmi ceux-ci, un ancien prêtre catholique, Nyirö, a publié un roman autobiographique : *Sous le joug de Dieu*, qui rappelle plutôt par son lyrisme que par son sujet l'influence de Szabo. Tamasi, qui avait déjà publié une sorte de légende poétique : *Le prince de la Vierge Marie*, vient de donner une nouvelle preuve de son grand talent avec un roman paru récemment, *Armes et blasons*. C'est un tableau saisissant et plein de dynamisme de la débâcle en Transylvanie, débâcle qui trouve son symbole dans la figure d'une jeune fille de la haute bourgeoisie qui, poussée par ses instincts et plus encore par les circonstances chaotiques qui l'entourent, devient la proie de tous ceux qu'elle rencontre, pour finir dans l'écroulement général de son milieu. Il est curieux de constater que le courage avec lequel Tamasi a osé traduire les réalités de son époque, sans épargner ceux qui s'en trouvent les protagonistes, lui a valu presque autant de haines et de reproches que tel ou tel de ses romans à Szabo.

Quant à ce dernier, en partie, peut-être, par sa faute, par celle de son farouche tempérament, avant tout par suite des circonstances mesquines qui l'entourent, il vit aujourd'hui en grand isolé, loin de la vie littéraire proprement dite et cependant plein de force créatrice et d'une activité presque juvénile. Il vient d'en fournir la preuve dans son dernier roman, paru ces temps-ci, *La pluie commence à tomber* et qui, d'après la conception de son auteur, est comme la deuxième partie d'une trilogie dont la première, *Le village à la dérive*, était consacré à la guerre, tandis que ce nouveau livre dépeint la révolution d'octobre. Le centre de ce roman

est encore le héros favori de Szabo, un jeune hongrois fort, courageux, génial et sympathique, professeur cette fois dans un lycée de Budapest et qui, séparé de sa famille tragique et décadente, tombe, en rentrant du front, au milieu des révolutionnaires intellectuels. Tour à tour, l'auteur nous montre la vie paisible des petits bourgeois bornés, celle des jeunes gens avides de nouveauté et de révolte, celle surtout des conspirateurs politiques, mais, pour des raisons personnelles, il n'a pu achever ce roman qui se termine par la description du lycée, révolutionné par les événements de 1918 et pareil dans la vie des professeurs et des élèves à une fourmilière en débâcle. Comme dans les autres livres de Szabo on retrouve ici aussi ce mélange de poésie presque bucolique et d'audace, de rage pamphlétaire qui donne une saveur inimitable à tout ce qu'il écrit. Certes, dans la littérature hongroise d'aujourd'hui il existe peut-être des artistes plus parfaits, des romanciers plus habiles et des stylistes plus châtiés, mais on peut, sans exagération, affirmer qu'il n'est pas de tempérament plus riche, plus varié, plus ample et qui réunisse à la fois un don aussi spontané de la langue et une vision aussi hardie, aussi franche et aussi spécialement hongroise. Tel qu'il apparaît, avec ses immenses qualités et ses sensibles lacunes, Szabo représente merveilleusement son pays et sa race dont il aurait pu, en des temps plus heureux et avec une économie plus équilibrée, devenir le porte-parole en Europe et dont il demeure, en tous cas, l'un des plus vigoureux représentants.

FRANÇOIS GACHOT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

R. Poincaré : *Au Service de la France*, VIII, Verdun, 1916, Plon. — Mémento.

M. Poincaré poursuit la publication de ses *Souvenirs*; le tome VIII en est consacré à **Verdun**. Il a été écrit suivant la même méthode que les autres : à un *choix* de ses notes journalières l'illustre auteur ajoute quelques renseignements puisés à diverses sources. Il a ainsi érigé un admirable monument qui permet de se rendre compte de ce qui s'est passé *dans le gouvernement* pendant l'année la plus tragique de la guerre.